

“Je peux davantage me consacrer à la prière”



Le 27 janvier 2020, la célébration de la Sainte Devote revêtait un caractère particulier : elle marquait l'au revoir à la Principauté de Mgr Bernard Barsi, archevêque de Monaco depuis vingt ans. Né à Nice en 1942, ordonné prêtre pour le diocèse de Nice en 1969, il a été ordonné évêque de Monaco en 2000. Il y est resté administrateur apostolique jusqu'au 8 mars 2020, jour de l'ordination épiscopale de son successeur, Mgr Dominique-Marie David. Un an après, nous avons rencontré Mgr Barsi à Nice, un retour à ses racines.

Mgr Barsi, quand on a une vocation de prêtre diocésain, est-ce qu'on s' imagine un jour être appelé à devenir évêque ?

Non. Je n'ai jamais pensé à devenir évêque. J'étais très heureux à Nice. J'ai eu de grandes responsabilités puisque j'ai même dirigé le diocèse pendant presque un an. Mon rêve, c'était de redevenir curé de paroisse. Car finalement, là où j'ai été le plus heureux, c'est quand j'étais curé de La Trinité, Drap et Cantaron. Je l'avais dit à Mgr Bonfils quand il est arrivé en 1998, « vous savez, ça fait sept ans que je suis vicaire général, administrateur... » Mais j'avais toujours une phrase en tête de Mgr Mouisset, qui m'avait ordonné, quand il m'a nommé au Service des vocations : « Si votre évêque vous nomme, c'est que vous êtes capable. » Donc, je me suis toujours dit : « Si l'Église te demande de devenir évêque, c'est qu'on croit que tu es capable de répondre à cette vocation. »

Mais, il y a vous demander d'être évêque, et vous demander d'être archevêque de Monaco ?

C'était encore plus original. Ma grand-

mère maternelle appartenait à une grande famille monégasque, j'y avais des petits cousins. Je connaissais donc les spécificités de Monaco. Mais c'est autre chose intellectuellement quand on y est, un autre monde. Puis où l'Église est concordataire, inscrite dans la constitution. La religion catholique, apostolique et romaine, c'est l'article 9 qui dit que c'est la religion d'État. Ça change complètement la perspective.

Quels projets majeurs avez-vous portés ?

Ce que j'ai voulu, c'est surtout mettre les paroisses en état de mission. Comment la communauté paroissiale prend en compte les gens qui sont autour d'elle, dans les quartiers, et leur annonce l'Évangile ? J'avais fait une lettre pastorale en 2005. C'était un plan d'action pour le diocèse, avec aussi l'approfondissement de la foi personnelle. Car, si nous voulons être des missionnaires, il faut se fortifier dans la foi. Je me suis beaucoup appuyé sur le conseil pastoral diocésain, et il y a eu des assemblées diocésaines qui ont défini des orientations.

Et la maison diocésaine, l'Agora, inaugurée en 2018 ?

Alors, l'Agora, c'était un élément matériel pour pouvoir soutenir ce projet missionnaire. On n'avait pas de grande salle de ré-

union, même si l'État nous a toujours soutenus. Mais quelques fois, on s'est heurté à des problèmes de calendrier. On a pris ce nom d'Agora, l'ouverture sur le monde, pour signifier que c'est un instrument au service de l'évangélisation.

Quels événements, moments de peine, de joie, restent ancrés en vous ?

Je suis arrivé à un moment où il y a eu beaucoup de grands événements, ne serait-ce que pour la vie de la Principauté. Bien sûr, la mort de Rainier (2005) qui est quand même resté cinquante-six ans Prince. L'arrivée du Prince Albert, avec un nouvel élan, puis le mariage, ont été de grands moments de joie. Le mariage (2011) a été regardé par près d'un milliard de gens en direct. Mais je l'ai vécu avec une grande sérénité. Je l'avais préparé, je l'ai souvent dit, comme j'aurai préparé un mariage quand j'étais curé. On s'est rencontré, on a fait le choix des lectures, on a réfléchi sur le sens du mariage... Je me rappelle aussi de l'assemblée plénière des présidents du Conseil des Conférences épiscopales d'Europe (2016). Il y avait douze cardinaux, soixante archevêques et évêques au cours de la messe. Les gens étaient fiers, heureux pour Monaco, pour l'Église.

Être archevêque de Monaco, c'est donc aussi être au rythme de la vie du pays.

L'archevêque est, ça dépend comment on compte, le deuxième ou le troisième personnage de l'État au plan protocolaire. Il est consulté par l'État sur certaines décisions. Moi, j'ai toujours donné mon point de vue. J'ai fait des interventions quelques fois musclées. Après, c'est à l'État de gérer. Par exemple, quand il y a eu les questions sur le Pacs, l'avortement ou le travail du dimanche qui m'ont fait intervenir publiquement et même m'opposer au Conseil national. Ça, c'était le côté un peu pénible de la situation. Mais j'ai dit haut et fort ce que j'avais à dire. Bien sûr, j'informais le Prince Albert II de ce que j'allais dire.

Vous avez rejoint votre nouveau domicile, à Nice, sept jours avant le premier confinement. Comment avez-vous traversé cette période ?

Je m'étais dit : « Jusqu'au mois de juin, j'arrive, je m'installe tranquillement, puis après les vacances d'été je déciderai. » Ce que j'ai trouvé très pénible, c'était de ne pas pouvoir célébrer. Pour Pâques, je suis allé à Notre-Dame avec le père Giordan. Au mois d'août, j'ai rendu des services aux Alberts sur la commune de Montgenèvre.

C'est un très bel endroit, j'y vais depuis au moins trente ans. Je fais le vicaire dominical, j'aide le curé.

Et ici à Nice, qu'est-ce qui rythme votre quotidien ?

J'ai été heureux de retrouver Nice. Les journées passent vite. On m'a demandé de prêcher des retraites. Des religieuses bénédictines près d'Angers, par exemple. D'ailleurs c'est bientôt, le 31 janvier, je ne sais pas si je vais y aller. Ça demande du travail de préparation. Ici, des prêtres m'ont demandé de venir animer une journée, une rencontre, mais tout ça avec un grand point d'interrogation. Je vais me faire vacciner la semaine prochaine, mais on est vraiment dans l'incertitude. Et je reçois beaucoup, c'est un peu de l'accompagnement spirituel. Mais je sens que je pourrais faire plus, qu'il y a des besoins énormes à Nice. J'ai toujours le feu sacré, comme on dit.

Est-ce que vous prenez le temps de souffler, du temps pour vous ?

Tout à fait. Puis le temps de la prière est important. Je suis beaucoup moins bousculé donc je peux davantage me consacrer à la prière, en particulier pour ceux qui sont sur le terrain et qui ont besoin d'être soutenus. Je vais aussi, de temps en temps, à Sospel où j'ai un pied-à-terre. Il y a d'ailleurs une chapelle dans la propriété. Je peux y dire la messe.

Pour vos cinquante ans de services, vous venez d'être admis dans l'ordre national de la Légion d'honneur, nommé au grade de chevalier. Que représente cette distinction ?

Tout d'abord, à Monaco j'ai eu pas mal de décorations. Je suis commandeur de l'ordre de Saint-Charles, officier de l'ordre de Grimaldi. J'ai des décorations étranges aussi. J'ai toujours pris ce qu'on me donnait, je n'ai jamais rien demandé. Là, j'y trouve une reconnaissance de tout le travail que j'ai pu faire, en me disant que beaucoup de prêtres la mériteraient. Je n'ai rien fait d'extraordinaire. Je crois que le prêtre, dans un quartier, dans une ville, dans un département, a aussi un rôle social, il crée des liens, et donc la République a reconnu ce lien au service des communautés. Cette décoration, elle m'honore, mais elle rejaillit aussi sur l'ensemble des prêtres, des diocèses de Nice et de Monaco.

Propos recueillis par Denis Jaubert

